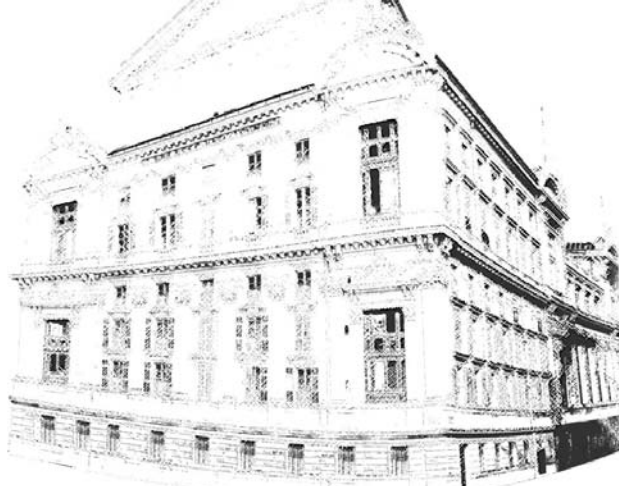


# Josiane

Souvenirs d'enfance de Jean-Louis GAZAIX



C'était hier. J'avais six ans, presque sept, un jour ensoleillé de juin. Maman m'avait accompagné.

L'année d'avant, en septembre, j'étais entré dans un cours privé, Josiane, jeune première danseuse au corps de ballet de l'Opéra m'avait pris en charge. Il était visible qu'elle avait un faible pour ce petit bout de garçon de six ans au milieu de toutes ces filles. Elle m'aimait beaucoup et je dois avouer que j'étais ébloui lorsque je la regardais danser et lui rendait bien cet amour qu'elle me livrait si généreusement. Elle était douée d'une infinie patience et douceur pour obtenir, de ces bredouilllements gauches d'enfants mal dé-pouponnés, des mouvements que l'on puisse assimiler avec de la danse. C'est ainsi qu'elle me préparât à l'événement de ce jour si important, le concours d'entrée de l'Opéra pour devenir "petit rat".

A cette époque l'école de danse de l'Opéra était uniquement réservée à de jeunes danseurs et danseuses qui se préparaient à une "carrière". C'est-à-dire l'équivalent d'un conservatoire. Il ne s'agissait donc pas d'acheter une paire de chaussons et de payer pour pouvoir suivre des cours. Il fallait passer un examen, ensuite, en fonction des revenus des parents, nous étions boursiers et ils n'avaient à leur charge que notre équipement. L'examen était chaque année une sanction de notre progression dans la voie, de niveau en niveau, remettant en cause ainsi notre maintien au sein de l'institution.

Nous avons pris l'autobus. Maman m'avait préparé un sac dans lequel il y avait mes chaussons, mon collant noir et un T-shirt blanc. Au terminus nous nous sommes dirigés à pied en direction de l'Opéra.

Le bâtiment imposant et finement ouvragé dans un style néo classique est merveilleux autant qu'imposant, mais très aérien notamment avec ses colonnades, ses balcons et ses nombreuses fenêtres et ouvertures sur sa façade principale, coté rue saint François de Paul.

Le soir venu il est encore plus majestueux car la lumière vient de l'intérieur et il rayonne dans la nuit, surtout avec son asymétrie du côté gauche présentant un angle en rotonde toute faite de vitraux sur la totalité de la hauteur, aux motifs constitués de carrés jaunes encadrés de quatre hexagones verts, sertis dans un fin cordon de plomb gris foncé donnant un aspect mat et du poids tant physiquement, qu'en sonorité.

L'entrée des artistes se situait dans la petite rue "des terrasses", en face des escaliers montant aux terrasses du cours Saleya. Nous pénétrâmes et nous fûmes pour la première fois confrontés au sas constitué de cloisons vitrées sur leur partie supérieure, imposant un détour par un dédale passant par deux portes battantes. L'ensemble est dans une sobriété déconcertante gris clair et blanc sans aucun artifice.

On arrivait là dans une pièce isolée, comme le reste du bâtiment, de l'extérieur. Ici commençait un autre monde ou résonnait, musique et sons divers et ou régnait une odeur de colophane. C'est comme si le temps n'était plus le même que dehors. Nous sommes dans ces distorsions telluriques de l'espace que le lieu renferme et contient précieusement.

Qu'elle est l'alchimie du génial architecte qui a conçu ce lieu ? Nous voici embarquant dans un vaisseau dont la destination est incertaine et qui va nous faire voyager bien au-delà de l'imagination et des vastes étendues de ce banal univers.

Dans cette pièce il y a la loge du concierge, vitrée avec un guichet. Deux couloirs en vis-à-vis s'échappent vers les coulisses d'une part et le dessous de salle d'autre part, une porte donne sur les machineries du

dessous de scène. Quatre bancs sommaires en bois sont là pour accueillir les petits rats en attendant que l'on les autorise à aller plus loin.

Madame Marcelle veillait et personne ne passait sans montrer patte blanche.

Durant les dix ans qui suivirent je n'ai jamais franchi le passage sans la prévenir, même "grand", et lorsqu'elle était occupée au fond de sa cuisine, je l'appelais pour la saluer et lui dire que je montais dans les étages.

Un rituel bien huilé et strict auquel personne n'échappait, pas même notre Maître, le Chef d'Orchestre ou Monsieur le Directeur. Elle savait toujours qui était présent.

Ce matin là, Maman et moi, nous sommes présentés à madame Marcelle qui nous a accueillis avec sa gentillesse et son accent niçois, nous priant de nous asseoir en attendant l'arrivée de la gouvernante

*"Ah c'é pour l'ésamin de danse ! té, asoyez vous là, y'à quéqun qui va venir. Vous inquiétez pas ! Lé mignon le petit é !"*

Il y avait déjà quelques filles que je ne connaissais pas qui venaient d'un autre cours de danse de la région, elles jouaient à faire des pas et ronds de jambes, elles étaient visiblement plus "grandes" que moi. Timides nous nous sommes assis. J'avais une envie terrible de partir en courant.

Petit à petit les minutes se sont égrenées et la salle s'est remplie de dizaines de filles et de leurs mamans et toujours aucune que je ne connaissais. J'avais une envie de fuir de plus en plus grande.

Quand ma Marraine Josiane apparut dans le sas. Mon cœur se mit à battre très fort, enfin un visage ami. Me voyant, elle vint immédiatement vers moi pour m'embrasser, arborant son si joli sourire. Elle prit mon visage à deux mains et me réconfortât avec sa tendresse de toujours.

Sur ces entrefaites, alors qu'elle parlait avec Maman, la gouvernante arrivât et appelât au silence. Josiane s'est éclipsee dans le couloir menant aux coulisses. Maman m'a embrassé en me disant :

- Allé va ! Tu verras ce n'est rien !

Comme on le dit à un enfant qui va avoir une piqure.

Effectivement ce n'était que le premier concours de ma vie. Ma première "piqure".

Je me suis dirigé vers cette dame qui était là, postée sur les trois marches menant vers l'escalier du second couloir. Elle fut surprise de voir un garçon et dit :

- Tient, un garçon, où est ce que je vais te mettre ? viens vers moi.

Puis me prenant par les épaules, de manière amicale, elle emmenât la troupe à notre suite dans cet escalier qui s'ouvrait à droite après les marches.

Nous sommes montés jusqu'au quatrième étage et par le couloir des amphithéâtres autour de la salle de spectacle, nous allâmes jusqu'à "la rotonde" où elle installât les filles. Quant à moi, elle me conduisit dans une pièce de stockage de divers accessoires située en enfilade.

Je me suis changé, ce qui ne dura guère et invité par la gouvernante, je rejoignis les filles qui riaient s'amusaient et faisaient ce que l'on pourrait qualifier d'échauffements. Il y avait une joyeuse ambiance et la lumière qui passait par les vitraux en ce matin ensoleillé était très belle. Elles étaient toutes en juste-au-corps roses ou bleus avec des collants couleur chair et des chaussons souples roses. Pas d'originalité, la sobriété était de rigueur. Moi j'étais en collant noir, T-shirt blanc et chaussons souples noirs.

Il y avait des rires, des mouvements de toutes parts et de la curiosité aussi.

Hé oui je suis un garçon !

A six ans, largué dans la faune des filles on est impressionné et on ne sait plus où se mettre.

Alors je suis allé vers la fenêtre. Dans le vitrail il manquait un carreau jaune, carré, ce qui me permit de prendre une grande goulée d'air frais. La gouvernante était partie et je regardais celles qui pour certaines d'entre elles allaient devenir mes sœurs bientôt.

Je trouvais que beaucoup dansaient bien et je me demandais ce que je faisais là. L'envie de partir me reprit surtout quand je regardais dehors, le cours Saléya et le marché aux fleurs avec ses tentures, depuis cette petite ouverture dans la fenêtre.

Qu'allait-il se passer maintenant ?

La gouvernante revint à la porte de la salle de la rotonde. Cette porte donne accès à un escalier en colimaçon par lequel on rejoint le couloir des amphithéâtres. Après avoir de nouveau longé ce grand couloir curviligne, nous sommes redescendus en rang à peu près ordonné et silencieux jusqu'au niveau scène. Là nous avons été mis en attente dans l'escalier face à la porte du "foyer".

L'attente fût longue. Toutes les attentes d'examens sont longues. La porte s'ouvre, un nom est prononcé, une fille disparaît dans l'entrebâillement éclairé puis ressort un instant après soit souriante soit en pleures.

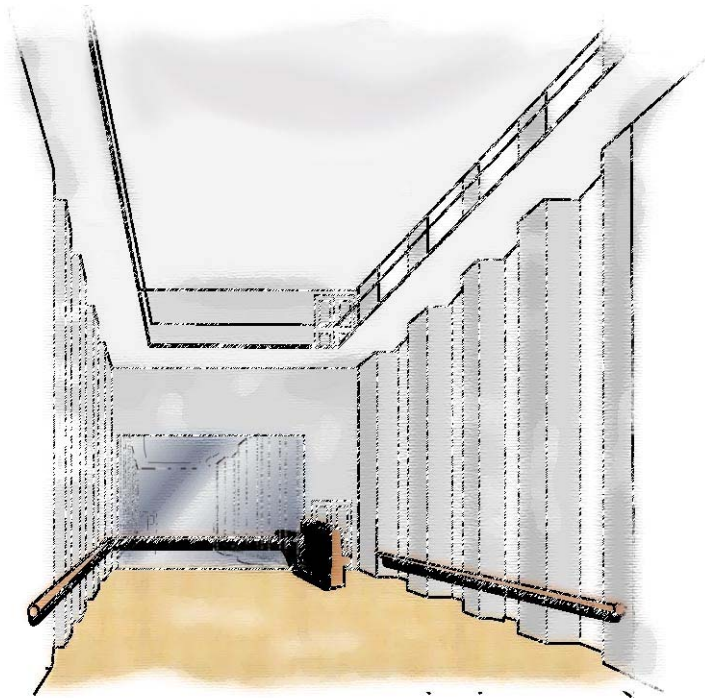
J'étais assis sur la troisième marche quand mon nom fût appelé. Je descendis et d'un pas mal assuré je me rendis vers la porte. La gouvernante me dit :

- A toi, va !

En me poussant dans le dos, et comme si elle ne voulait pas que je m'échappe, fermât aussitôt la porte derrière moi, me laissant là, bras ballants.

C'est une grande salle très lumineuse, d'une vingtaine de mètres de long par une dizaine de large, haute de la valeur de trois étages. Il y a une mezzanine qui en fait le tour à une hauteur de deux étages et quatre immenses fenêtres l'éclairent. Elle est entièrement blanche avec un plancher de bois. Sur le mur du fond il y a de grands miroirs en tapissant la totalité, dans l'angle à droite il y a une porte. Sur le mur en face des fenêtres, quatre renforcements leur donnent l'équilibre architectural, sur les quatre côtés il y a des barres et surtout il plane encore cette odeur de colophane et de bois qui me restera toujours en mémoire même aujourd'hui quarante six plus tard.

C'est une salle absolument superbe, elle a les mêmes proportions et dimensions que la scène. Son éclairage et ses miroirs l'agrandissent encore.



Il y a une grande table qui a été installée au fond devant le grand miroir, le piano est à côté. Le jury est là, parmi eux, le Maître de Ballets, le Directeur, le Chef d'Orchestre, deux ou trois autres personnes que je n'ai jamais pu identifier et la pianiste à son clavier que j'allais connaître longtemps.

Madame Robert, la pianiste, était un phénomène en elle-même. Il me reste une profonde tendresse pour elle. Sa musique a accompagné tous mes pas dans la pratique de cette discipline. Elle était déjà d'un âge que l'on qualifiera de canonique lorsque je suis arrivé. Je me souviens d'elle, s'emportant sur les partitions et ne faisant plus attention au déroulement des cours. Il arrivait même au Maître de taper violemment avec son bâton sur le piano pour qu'elle cesse de jouer, car elle était sourde à un point qu'il est difficile d'imaginer, quand elle ne se trompait pas de partition. Ce qui n'était pas sans provoquer des fous rires.

Ce jour là, plus jeune de quelques années, elle assura tout l'examen des dizaines de jeunes futurs danseur et danseuses que nous étions.

Josiane, qui faisait partie des membres du jury était en bout de table en tenue de danse pour éventuellement aider les jeunes gens. Elle me fit signe, de loin, de mettre mes bras en première position et mes pieds en cinquième, comme elle me l'avait appris, ce que je fis puis je demeurais ainsi, plus pétrifié que calme.

Après un ou deux rappels du Maître de Ballets pour m'inviter à m'avancer, je restais figé, cloué sur place. Ma Marraine, s'avançât vers moi pour me rassurer et me fit placer au centre de la salle. Là le Maître de Ballets me demandât d'exécuter quelques pas de son choix. Me voyant perdu me raccrochant uniquement au regard de Josiane, il lui priât alors de revenir à sa place et de me laisser seul, puis sur la musique de madame Robert, il me dit d'exécuter un petit enchaînement que nous avions répété en préparation de cette occasion. C'était sur un petit concerto pour piano de Chopin faisant partie des "Sylphides", quelques sauts de chats, quelques jetés, un ou deux entrechats et changements de pied, rien de glorieux.

Ils se mirent à parler entre eux et, voyant que je restais là, interdît, au milieu de la pièce, le cœur prêt à exploser, Josiane vint à mon secours, me pris par les épaules et me déposant un baiser sur le front au seuil de la porte, elle me confiât à la gouvernante qui regardait discrètement par la porte entrebâillée.

Rien n'était jamais joué et ce n'était pas parce que nous n'avions pas de refus immédiat que nous étions forcément admis.

Mon souvenir de ce jour s'estompe là.

Plus tard nous avons appris la nouvelle de mon acceptation, sans autre cérémonie à la maison, puis ce fût la rentrée et une nouvelle école pour moi. Une école où j'ai acquis beaucoup de connaissances que je n'aurais jamais pu trouver ailleurs, souvent très durement, ce que je ne regrette surtout pas.

Josiane fût à mes côtés à tous les instants de mon parcours. Il ne fût pas une saison sans qu'elle ne s'inquiétât de moi et ne me prodiguât sa gentillesse et sa tendresse, me donnant conseils et soutiens avisés. Même enceinte, puis jeune maman, elle guidât mes premiers pas dans la vie en dehors de ma famille sans relâcher son attention pour moi.

L'Opéra fût une école de vie, de discipline et de mille choses que seuls ceux qui l'on vécu peuvent vous communiquer. L'Opéra et l'école de danse sont une initiation.

Mon cœur et mon âme sont plein de cette expérience que je garde jalousement en moi.

*Pour toi Josiane*